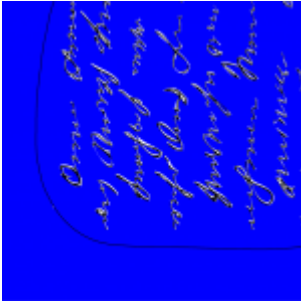


# Je suis ce que j'écris

Vanessa Sudreau



À rebours de l'autodétermination qui irradie les discours actuels, des écrivains savent faire apparaître avec une lumière drue l'écart qui existe entre le moi et le je. L'actualité littéraire<sup>[1]</sup> est donc propice à éclairer le thème des prochaines journées *Je suis ce que je dis*.

Pour Annie Ernaux, la rencontre lors de ses études avec l'écriture de Flaubert, à qui elle *s'identifie*<sup>[2]</sup>, est déterminante ; le livre est alors pour la jeune femme un « rendez-vous [qu'elle a] avec l'écriture<sup>[3]</sup> », à ce moment, alors qu'elle écrit son premier roman<sup>[4]</sup> elle est, dit-elle « persuadée d'être écrivain, comme jamais plus [elle ne le sera]<sup>[5]</sup> ».

Le magnifique Cahier de L'Herne qui lui est consacré met en exergue, dans un effet de lecture après coup, une écriture qui ne cesse d'explorer « l'autre vie<sup>[6]</sup> », si proche de *l'autre scène freudienne* ; son écriture décuple le *dédoublé* ordinaire de la pensée quand, plus couramment, *le sujet est deux sans le savoir*<sup>[7]</sup>.

Cette *certitude anticipée* déterminante – « être écrivain » – sera ensuite continuellement mise sur la sellette par

l'écriture même. Si A. Ernaux a d'abord été « cette fille croyant à la littérature comme en Dieu<sup>[8]</sup> » elle visait par ce moyen « quelque chose de plus que l'amour et que la vie<sup>[9]</sup> ». Par-delà l'identification à l'écrivain, fruit d'une rencontre intime avec *la langue*, ce n'est pas un *je suis* (écrivain, femme, professeur etc.) qui s'incarne dans ses livres, mais « un je transpersonnel<sup>[10]</sup> » qui répercute la fragilité de l'être, en nous propulsant au cœur même de ses variations et fragmentations, une écriture « qui refuse [...] le personnage – et même le “je”<sup>[11]</sup> ».

Que le moi, le *je* et ce que l'on nomme réalité ne pèsent presque rien pour A. Ernaux, n'empêche pas qu'elle puisse se reconnaître en un point : évoquant la fille assurée qu'elle était en 1963, elle indique « c'est une fille très étrangère qui est là, un peu exaltée [...] Et cependant il y a là, déjà, les traits absolument indestructibles qui me constituent, l'impossibilité de me sentir “moi”...<sup>[12]</sup> ».

Donner forme à l'impossible est l'incessant travail de l'écrivain, illustrant l'être *pour* dans lequel réside le *pour être*, et que Lacan distingue de l'être *pur*<sup>[13]</sup>, une distinction essentielle qu'A. Ernaux mettra à l'épreuve sans répit, comme son journal en porte la trace : « il va falloir que je vérifie à quel moment je deviens celle que je crois être...<sup>[14]</sup> »

---

[1] Annie Ernaux sort en ce mois de mai *Le jeune homme* chez Gallimard et un *Cahier de L'Herne*.

[2] *Cahier de L'Herne*, 2002, p. 22.

[3] *Ibid.*, p. 22.

[4] Roman qui n'a pas été publié, mais dont on

trouve des extraits dans les Cahiers de L'Herne.

[5] *Ibid.*, p. 22.

[6] *Cahier de L'Herne*, 2002, p. 118.

[7] Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Les formations de l'inconscient*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 540.

[8] *Cahier de L'Herne*, 2002, p. 23.

[9] *Ibid.*, p. 23.

[10] Ernaux A., « Vers un je transpersonnel », RITM 6, « Autofiction & Cie », Université Paris X, p. 219-222.

[11] *Ibid.*, p. 24.

[12] *Ibid.*, p. 117.

[13] Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Les formations de l'inconscient*, *op. cit.*, p.514.

[14] *Ibid.*, p.117.

ESF.